

## **Les sultanats kotoko du Cameroun septentrional : entre religion et tradition.**

**Greng, Pascal**

-----  
Département d'histoire, Université de Ngaoundéré.

Courriel : [gring74@yahoo.fr](mailto:gring74@yahoo.fr)

Le présent article entend faire une analyse historique du dialogue interculturel vécu dans les entités politiques traditionnelles du Nord-Cameroun, notamment dans les sultanats kotoko. Les Kotoko, l'une de ces multiples populations de la région mirent en place une forte organisation politique traditionnelle appelée Sultanat qui, dans son fondement, tout comme dans son fonctionnement allie coutumes ancestrales et pratiques islamiques. Dans une approche historique, nous nous attachons dans cet article à montrer comment les coutumes ancestrales kotoko ont survécu aux pratiques islamiques dans les Sultanats, donnant lieu à un véritable dialogue culturel ou interreligieux. La connaissance du peuple kotoko, ses croyances ancestrales, l'avènement de l'Islam et les fondements du pouvoir des Sultanats, sont entre autres des aspects qui permettront d'analyser ce dialogue culturel.

**Mots clés** : *sultanat, Nord-Cameroun, kotoko, religion, tradition.*

### **The Kotoko Sultanates of Northern Cameroon: Between Religion and Tradition.**

This article intends to make a historical analysis of the intercultural dialogue experienced within the traditional political entities of Northern Cameroon, notably the Kotoko sultanates. The Kotoko, one of the many people in the region have established a strong traditional political organisation called the Sultanate, which in its foundation, as well as in its running combines traditional customs and Islamic practices. In a historical approach, our focus in this article is to show how Kotoko ancestral customs have survived Islamic practices in the Sultanates, giving rise to a real cultural or interfaith dialogue. Knowledge about the Kotoko people, their ancestral beliefs, the advent of Islam and the sultanate's power basis are, amongst others, the aspects that will enable the analysis of this cultural dialogue.

**Keywords**: *sultanate, Northern Cameroon, Kotoko, religion, tradition.*

## **Les sultanats kotoko du Cameroun septentrional : entre religion et tradition<sup>1</sup>**

**Greg, Pascal**

### **Introduction**

Les kotoko sont l'un des multiples groupes ethniques qui constituent les populations du Nord-Cameroun. Au cours de leur histoire, les Kotoko se sont démarqués par la mise en place d'une structure politique centralisée appelée Sultanat. Dans leur organisation, tout comme dans leur fonctionnement, ces Sultanats kotoko allient éléments de la tradition et de l'Islam, religion monothéiste abrahamique.

La tradition peut être comprise comme une pratique sociale et régulatrice des conduites dans la répétition des formes sociales et culturelles. Rivière la définit comme « la transmission d'une culture dans le temps et dans l'espace d'une génération à une autre » (Riviere, 1976 : 10). La religion peut être comprise d'après Cicéron comme « le fait de s'occuper d'une nature supérieure que l'on appelle divine et de lui rendre un culte » ;<sup>2</sup> il ne s'agit pas nécessairement ici d'une préoccupation d'ordre métaphysique ou spéculatif, mais il s'agit simplement d'accomplir des rites tels que la tradition les présente. Aussi, la religion peut-elle se définir comme l'ensemble des croyances et des dogmes définissant d'une part le rapport entre l'homme et le sacré et d'autre part le rapport entre ce dernier et la transcendance (pour les religions monothéistes). Ce travail pose le problème de la cohabitation religieuse ou culturelle. Comment se manifeste en effet, le dialogue interreligieux dans les sultanats kotoko ? Telle est la question centrale qui constitue la toile de fond de cette réflexion. Cette problématique s'inscrit en droite ligne de la mise en évidence de la cohabitation des religions et de leurs adeptes, laquelle cohabitation permet d'éviter les conflits d'origine religieuse qui animent aujourd'hui l'actualité internationale en général et celle du bassin tchadien en particulier. La présentation du peuple kotoko et ses pratiques religieuses, les fondements et le fonctionnement des entités politiques traditionnelles sont autant de tremplins qui nous permettront d'étayer cette réflexion.

---

<sup>1</sup> This was originally published in Adama, Hamadou (éd.), 2016, *Traditions historiques et développement, Mélanges offerts aux Professeurs Thierno Mouctar Bah et Eldridge Mohammadou* (Annales de la FALSH, Numéro spécial Volume XV), pp. 267-282, Université de Ngaoundéré, Cameroun.

<sup>2</sup> Cicéron, *traité de l'invention oratoire*, 84 avant Jésus-Christ, [http://fr.wikipedia.org/wiki/encyclopédie\\_libre](http://fr.wikipedia.org/wiki/encyclopédie_libre), consulté le 02 mars 2012.

## **Origine du peuple kotoko**

Avant d'évoquer les origines proprement dites des Kotoko, il est important de faire une brève présentation de l'espace occupé par les Kotoko.

## **Le pays kotoko**

La notion du pays kotoko renvoie à l'ensemble des principautés kotoko de la plaine péri tchadienne. C'est en effet, cette bande de terre s'étendant du 10<sup>e</sup> 5 au 14<sup>e</sup> degrés latitude Nord et du 13<sup>e</sup> au 17,5<sup>e</sup> degrés longitude Est. Cet espace couvre une partie du Nord-est du Nigéria (de Maiduguri jusqu'à la frontière avec le Cameroun) ; au Cameroun, le pays kotoko couvre une partie de la région de l'Extrême-Nord, notamment les rives méridionales du Lactchad. Au Tchad, le pays Kotoko va de la Kamadugu Yobe jusqu'au lac Fitri. C'est un espace d'une superficie totale de 13000 km<sup>2</sup> environ (Taimou Adj, 1994 : 1). Au Nord du pays kotoko se trouvent les Sultanats de Makari, Goulfey, Afadé, Woulki et Bodo ; au Centre, l'on y trouve le sultanat de Kousseri ; au Sud se trouve le Sultanat de Logone-Birni (Abdouraman Halirou, 2005 : 38).

Administrativement, le pays kotoko est partagé entre trois États, à savoir le Cameroun, le Nigéria et le Tchad à la suite du découpage des frontières héritées de la colonisation. Ce travail s'intéresse aux sultanats qui se trouvent sur le territoire camerounais, localisés dans le département du Logone et Chari dans l'actuelle région de l'Extrême-Nord.

Le climat du pays Kotoko est du type tropical sahélien caractérisé par deux saisons : une longue saison sèche de sept mois et une courte saison des pluies dont les précipitations s'étendent à peine sur trois mois. Les températures sont élevées en moyenne 28 à 29 degrés et parfois atteignent 40 degrés à l'ombre (Ahidjo, 2012 : 38). Malgré la présence d'un climat sévère, le pays kotoko est arrosé par un réseau hydrographique relativement important. L'on y trouve ainsi les fleuves tels que le Logone, le Chari, l'el Beit, le Serbewel. Toutefois, parmi tous ces fleuves, seuls le Logone et le Chari restent des fleuves vivants où les eaux coulent sans discontinuité (Taimou Adj, 1994 : 1). L'harmattan (vent sec) souffle en pays kotoko pendant les mois de janvier, février, mars et avril ; la mousson (vent doux et humide) y souffle pendant les mois des pluies à partir de juin.

Le relief en pays kotoko est à première vue plat. Le seul accident orographique que l'on peut apercevoir est le petit massif granitique de Waza, au Sud-Est de cet espace. La végétation est faite de la savane, de la steppe à épineux et de la prairie herbeuse connue sous le nom de *yaéré*.

Cette présentation revêt un caractère important dans la mesure où partout ailleurs le rôle de relief et de la végétation comme système défensif des populations contre l'ennemi n'est plus à démontrer. L'exemple saisissant dans le Nord-Cameroun est celui de l'utilisation des Monts Mandara comme lieu de refuge des populations autochtones face à l'agressivité des conquérants peuls au XIXe siècle. Le relief du pays kotoko, même s'il n'est constitué que de plaine, ne déroge pas à cette logique défensive; les Kotoko se sont en effet servis du milieu physique plat, dépourvu d'accidents orographiques pour surveiller les mouvements des ennemis baguirmiens et bornouans afin de se mettre à l'abri des attaques surprises. A propos de ce système défensif utilisé par les descendants des Sao contre l'envahisseur du Bornou, Saibou Issa rapporte que :

Les Sao habitent des places fortes, situées à la lisière du Bornou. Une forêt épaisse sert d'écran entre les terres soumises au pouvoir central et les zones d'habitation des Sao. Dans cette situation, toute surprise de conquête est vouée à l'échec dans la mesure où la mobilité de la cavalerie et de l'infanterie n'est pas aisée. De plus, il est facile de tomber dans un guet-apens (Saibou Issa, 2001 : 31).

Tel qu'on peut le constater, le milieu physique d'une région joue un rôle important, soit dans l'implantation de la population soit dans la mise en place du type d'habitation ou dans un système sécuritaire. C'est dans cette perspective que se trouve l'importance de cette présentation physique de l'espace occupé par les Kotoko dont les origines méritent d'être parcourues.

### **Origine des peuples fondateurs des Sultanats kotoko**

Il est question de parler dans cette sous-partie des Kotoko qui ont fondé respectivement les sultanats que nous étudions. Il s'agit en clair d'évoquer les origines des Kotoko Mandagué et Lagouané, fondateurs de Goulfey et Logone-Birni.

### **Les Sao : ancêtres des Kotoko**

Les Kotoko, selon la légende, descendent des Sao, un peuple des géants ayant dominé la région et dont la riche civilisation constitue encore aujourd'hui l'un des grands héritages culturels du Cameroun et du Tchad (Lebeuf, 1969 : 249). Le Père Engelbert Mveng peint ce peuple mythique dont se réclament les Kotoko en ces termes :

Ces géants prenaient pour cannes, les troncs de rônier et consommaient en un seul repas, une charge de mil portée par un chameau (...). Quand un chef Sao de Goulfey éternuait, les oiseaux, à une lieue à la ronde s'envolaient comme une rafale (...). Ils tuaient des

hippopotames et des éléphants qu'ils étaient capables ensuite de les transporter sur leurs épaules au village (Mveng, 1979 : 49).

Ces écrits légendaires sur la taille et la corpulence d'un Sao rapportés par leurs descendants traduisent à première impression la quasi absence ou la rareté des informations concrètes sur ce groupe de peuple. Les Sao seraient venus du Nord et se seraient établis aux abords sud du Lac Tchad entre la Komadugu Yobe à l'Ouest et le Lac Fitri à l'Est. En effet, il faut retenir que le terme Sao apparaît dans les sources historiques à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est dans l'œuvre de Léon l'Africain (Léon l'Africain, 1965) qu'apparaît pour la première fois ce terme lors de son passage au Bornou. Léon l'Africain utilisa ce terme pour désigner les populations anciennement établies dans la région. L'on retrouve aussi le terme Sao dans les chroniques de Bornou. D'après J. P. Lebeuf, le terme Sao est introduit dans la région par les Arabes pour désigner les hommes d'autrefois, cependant, le sens est imprécis (Lebeuf, 1950 : 26).

En outre, parlant des travaux conduits sur le patronyme Sao, A. M.D. Lebeuf rapporte dans un ouvrage sur l'ensemble du pays kotoko que Sao est un substantif qui viendrait du terme « sawé », terme qui, dans le dialecte kotoko de Goulfey, renvoie à l'appellation de la muraille de ladite cité (Lebeuf, 1969 : 92). Toutefois, s'il est admis que le terme Sao a été utilisé pour désigner les populations anciennes de la région, il convient tout de même de relever que ce ne sont pas les Arabes qui l'ont introduit, car ce terme ne figurait pas dans les textes arabes d'avant le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle (Taimou Adj, 1994 : 7).

A la lumière de ce qui précède, il ressort que le terme Sao dont se réclament les Kotoko, ne désigne ni un groupe ethnique ni une culture spécifique ; c'est un terme qui se réfère plutôt à l'ensemble des populations noires des abords Sud du Lac Tchad, qui auraient occupé la région avant l'invasion Kanuri. C'est incontestablement un générique, utilisé pour désigner les populations anciennes des abords Sud du Lac Tchad, notamment les populations non musulmanes de la région (Taimou Adj, 1994 : 9). Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que beaucoup de peuples dans cette partie septentrionale du Cameroun se réclament descendants des Sao. Se basant sur la tradition orale, E. Mohammadou montre que les Sao ou Saw (Sô) ou Sawa, désignés comme tels par les Bornouans seraient un mélange formé autour de l'an mille de notre ère par des migrants venus du Kanem et des « autochtones » alliés ou réduits par des armes (Mohammadou, 1982 : 6).

Tel qu'on peut le constater, il est permis de dire que les Sao qui sont des hommes de très grande taille et réputés par leur « civilisation de la terre cuite » sont les ancêtres de plusieurs peuples dans le bassin tchadien. Certes, les Kotoko s'en réclament plus que tout autre peuple,

cependant l'aire géographique que ces géants occupaient s'étend au-delà des abords immédiats du Sud du Lac Tchad. Le terme « Sao » désignerait en réalité une mosaïque de peuples liés par certaines similitudes culturelles dont l'édification de la muraille de protection contre les inondations ou l'insécurité en saison sèche (Gigla Garakchémé, 2005 : 46). Toute proportion gardée, l'imagerie populaire aux abords Sud du Lac Tchad présente les Kotoko aujourd'hui comme les représentants incontestés de ces populations anciennes.

### **Les Kotoko**

S'agissant du terme Kotoko, les informations sont variées et quelques fois contradictoires. Tout comme le terme Sao, celui de Kotoko fait son apparition dans les sources historiques à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est Maqrissi (1364-1442) qui parle des Kotoko pour la première fois dans un manuscrit qu'il intitule : *al khabar an ajnas al sudan* (renseignements sur les ethnies du Soudan) (Zeltner, 1978 : 36). Ibn Furtu quant à lui, parle de *Kataku* et de *Makari*, signifiant qu'il s'agisse à n'en point douter des Kotoko (Taimou Adj, 1994 : 9).

En outre, les Kotoko eux-mêmes rapportent que leur appellation est liée à la pêche, qui est leur activité principale<sup>3</sup>. En effet, les populations étrangères qui ont été en contact avec eux, admiraient la danse cadencée en ko-to-ko-ko-to-ko pendant les veillées nocturnes. Ce son, est très souvent émis pendant les pêches afin de chasser le poisson en direction de *Zémi*.<sup>4</sup> Fort de ce constat, les étrangers finirent par les désigner par ce bruit. Comme tel, Kotoko serait donc une onomatopée (Taimou Adj, 1994 : 10). Néanmoins, les Kotoko préfèrent rattacher l'appellation des clans au nom des localités où ils vivent. C'est ainsi que l'on trouve au Nord les Mandagué (Goulfey, Makari, Afadé, Bodo, Woulki, Maltam), au Centre les Mser (Kousseri, Kabé, Kala Kafra) et au Sud les Lagouané (Logone-Birni, Houlof, Zoulbou).<sup>5</sup>

Que ce soit chez les Kotoko ou chez leurs voisins, les opinions concordent pour faire des Kotoko les héritiers et les descendants directs des Sao, présentés comme des êtres extraordinaires, légendaires aussi grands que les arbres. Taïmou Adj estime que les Sao dont sont issus les Kotoko, étaient des Nilotiques de grandes tailles ; ils seraient venus soit du Nord de La Mecque soit du Yémen ou de l'Égypte où ils auraient été chassés par un pharaon qui les employait comme des serviteurs ou esclaves.

En tout état de cause, les origines des Kotoko Mandagué, Lagouané ou encore Mser qui ont fondé les sultanats kotoko au nombre desquels Goulfey et Logone-Birni seraient les

---

<sup>3</sup> Entretien avec Diga Abamé, 14 janvier 2006 à Goulfey et avec Wagala Malloum, le 24 janvier 2006 à Logone-Birni.

<sup>4</sup> Filet triangulaire fixé à la proue de très vastes embarcations à balancier faites de planches réunies par des liens végétaux.

<sup>5</sup> Entretien avec Mahamat Abamet, Goulfey, 15 août 2010.

descendants des Sao, êtres mythiques et légendaires qui seraient venus du Nord de la Mecque ou de l'Égypte, fuyant les exactions du pharaon. Ce peuple mit en place des pratiques religieuses qu'il importe de scruter.

### **Les pratiques religieuses en pays kotoko**

De par leur complexité et leur diversité, il est difficile d'appréhender le système religieux africain au point de lui donner le nom de religion à l'ensemble des croyances rencontrées sur le continent noir, raison pour laquelle les Occidentaux ont donné plusieurs qualificatifs allant de fétichisme, animisme, mysticisme, sorcellerie, paganisme, entre autres, pour qualifier les pratiques religieuses africaines. Quoi qu'il en soit, il existe chez les Africains des pratiques religieuses avant l'arrivée des religions monothéistes.

### **Les cultes du varan et du serpent**

Avant l'introduction progressive de l'Islam à partir du XVe siècle, les Kotoko avaient des croyances ancestrales, signe de la religion traditionnelle africaine. Les cultes les plus répandus pratiqués par les Kotoko étaient le culte du varan et celui du serpent, animaux protecteurs des cités. Le varan, connu sous l'appellation de « Made ho » qui signifie littéralement en langue locale « la mère de la cité » était pratiqué dans les cités comme Goulfey, Kousseri, Logone-Birni entre autres (Mahamat Abba Ousman, 2012 : 41). Selon la légende, le culte du varan est né suite à la métamorphose de trois jeunes filles en varan lors de la fondation de la grande muraille. La tradition orale recueillie dans les sultanats kotoko, rapporte qu'après la fondation de la cité de Goulfey, les habitants entreprirent la construction de la grande muraille. Cependant, toutes les tentatives d'élever la grande muraille furent vaines jusqu'à ce qu'un sacrifice humain fut offert aux dieux locaux. C'est ainsi que profitant de l'absence d'un descendant de Mamba, les habitants de la cité emmurèrent vivantes trois filles de ce dernier, à savoir Gara, Garé et Massassario. Ces jeunes filles se métamorphosèrent en des varans et dès lors la muraille cessa de s'écrouler.<sup>6</sup> A propos de l'histoire de la forteresse construite à Goulfey, Abakar Ahmat rapporte que :

Reconstruite à trois reprises, la muraille s'effondra à chaque fois. Ces écroulements mystérieux ont été expliqués par le fait que, mécontents, les génies de la terre « Gbwei-Gbwei » réclamaient un grand sacrifice. Pour ce faire, trois sœurs furent emmurées dans d'énormes jarres et placées à la fondation de la muraille. Dès lors, la muraille ne s'écroula plus. Quelques jours après l'évènement, trois gros varans sortirent de l'emplacement (tombes) où étaient enterrées les trois filles (...) Le plus gros reptile

---

<sup>6</sup> Entretien avec Mahamat Abamet, Mey clandi Alhadji, Goulfey, 10 août 2010.



considéré comme la sœur aînée des trois filles, portait le nom de « Guéné Gara », la deuxième sœur portait le nom de « Guéné Garé » et la plus petite se nommait « Guéné Windé » (Abakar Ahmat, 198 : 42).

Ce récit de la tradition orale rapporté par Abakar Ahmat, nous place en présence des animaux protecteurs de la cité auxquels des cultes leur sont voués. Ce récit qui reste encore vivace dans la société kotoko, montre à plus d'un titre que les Sao, ancêtres des Kotoko, croyaient aux forces des reptiles, aux forces surnaturelles. Quoiqu'ils aient embrassé l'islam, les croyances aux forces des reptiles ont encore un écho profond dans la société kotoko. Plusieurs de nos répondants à Goulfey, Kousseri ainsi qu'à Logone-Birni indiquent que les reptiles, à l'instar des varans et des serpents restent bien les animaux protecteurs des cités kotoko.

Concernant le serpent, il est considéré comme l'animal fondateur de la cité de Makari et des autres cités environnantes. La croyance au serpent, comme mythe fondateur de la cité reste vivante dans l'esprit des populations. A propos du serpent roi, A. M. D. Lebeuf rapporte que :

Mey Kassimo, le roi serpent, originaire de Selo, réputé être le descendant d'une fille de Moussakala mourut en donnant le jour à Teri, ancien chef de la ville. Noir et de dimensions énormes avec une tête blanche hérissée de poils noirs, il vivait au centre de la cité dans une tanière entourée d'arbres ombrageux. Longtemps, les Makariens furent satisfaits d'un tel chef, malgré le lourd tribut de moutons vivants qu'ils devaient lui verser (Lebeuf, 1969 : 122).

Tel qu'on peut le constater, ces récits mythiques et bien d'autres racontés en pays kotoko, attestent à n'en point douter, qu'il existe chez les Kotoko une croyance aux reptiles, aux forces suprêmes, surnaturelles qui précédèrent la fondation des différentes cités saintes qui sont aujourd'hui les différents sultanats. Dans les différents sultanats, ces éléments de la tradition sont repris de la même manière, avec le même enthousiasme, sinon avec quelques nuances près. Des tanières, qui sont des lieux spécifiques où les prêtresses font des offrandes aux esprits existent ; des toponymes des quartiers dont les limites sont issues du passage de ces reptiles sont révélateurs (Mahamat Abba Ousman, 2012 : 42). Toutefois, l'on ne peut pas perdre de vue l'imagination des populations à combler les ignorances dues à la longue durée du temps, en faisant recours aux mythes afin d'expliquer les fondements de ces croyances traditionnelles dans les sultanats kotoko.

A l'évidence, il est permis de retenir que, les Sao, puis les Kotoko étaient des partisans du culte des varans et des serpents. Ces croyances ancestrales résistent encore malgré l'influence des religions dites révélées, en l'occurrence l'islam. Pendant des périodes difficiles, notamment



les épidémies, la sécheresse, les guerres et l'intronisation d'un prince ou d'un Sultan, les populations kotoko font recours aux prêtres, officiants des sacrifices aux dieux. Pour obtenir l'assentiment ou la bénédiction des dieux, les prêtres offrent aux varans des galettes de farine de fonio, mélangées au lait de vache et du miel appelées en langue locale « bololo ». Toutefois, il convient de mentionner que, plusieurs éléments de ces croyances ancestrales ont été altérés dès le contact de ce peuple avec l'Islam.

### **L'avènement de l'Islam en pays kotoko**

L'Islam qui signifie la soumission à Allah », « l'abandon de soi même à Allah » (Plumey, 1990 : 35) est la religion fondée en Arabie par le Prophète Mahomet au début du VIIe siècle, basée sur le Coran. La propagation de cette religion, à vocation universelle en Afrique, s'est faite par des voies multiples, allant de la guerre de conquêtes aux échanges commerciaux (Dronen, Koulagna, 2002 : 56). En effet, s'il est indiqué que cette religion était déjà présente aux abords sud du Lac Tchad autour du XIIe (Hamadou Adama, 2004 : 15), il n'en demeure pas moins vrai que cette religion gagne véritablement le pays kotoko à partir du XVIe siècle ou à une nuance près (Mahamat Abakaka, 2002 : 17). Trois voies principales sont utilisées par les adeptes de la nouvelle religion monothéiste en pays kotoko.

La première est relative aux contacts avec les populations boulala, pays situé à l'Est du pays kotoko ; il s'agit de l'islamisation du sultanat kotoko de Goulfey au début du XVe siècle sous le règne de Mey Douna (Lebeuf et Robinson, 1948 : 37). Comme le rapporte Jean Paul Lebeuf, dans ce cas d'espèce, la conversion des populations du Sultanat de Goulfey à l'Islam est passée par le « haut ». En d'autres termes, c'est le Sultan, commandeur de la cité qui est le premier à accepter la nouvelle religion par le truchement du mariage. En effet, le Mei Douna de Goulfey, après son union à une femme Boulala, aurait reçu des recommandations de son homologue Abdoul Radjil du pays Boulala, de se convertir à l'Islam.

La deuxième phase d'islamisation des Kotoko est liée à la conquête du pays kotoko par le Bornou. Sous le règne du Mey Idriss Alaoma (1580-1617), le Bornou allait conquérir certaines cités kotoko, notamment la cité de Makari à la fin du XVIe siècle (Abdouraman Halirou, 2005 : 37). Dès lors, la cité de Makari était devenue une position stratégique à partir de laquelle les Kanouri vont conquérir tout le pays kotoko et imposer aux vaincus la nouvelle religion qu'est l'Islam.

La troisième et la dernière phase d'islamisation des Kotoko est tributaire aux conquêtes baguirmiennes. En effet, l'armée baguirmienne a non seulement conquis certaines cités kotoko,

mais également l'islam a été imposé à tous les territoires kotoko vassaux du Baguirmi au nombre desquels le sultanat de Logone-Birni (Abdouraman Halirou, 2005 : 37). Tel qu'on peut le constater, l'islam s'est imposé véritablement chez les Kotoko dans un contexte trouble certes, mais qui est finalement accepté par la communauté kotoko à tel point, qu'il est difficile de trouver aujourd'hui une cité kotoko non islamisée. Cependant à la différence des Foulbé qui menèrent la « guerre sainte » pour convertir les « infidèles », les Kotoko n'ont pas mené des conquêtes dans le but de propager l'islam aux peuples voisins. Fort de ce constat, Hamadou Adama fait remarquer en ces termes :

Chose curieuse cependant, les Kotoko tout comme d'ailleurs les Mandara ne se sont pas massivement investis dans les campagnes guerrières, destinées à islamiser les tribus voisines de leur espace territorial respectif en s'engageant dans un prosélytisme dont l'ambition ultime aurait consisté à élargir davantage le pays musulman (*dar el -islam*) après leur islamisation (Hamadou Adama, 2004 : 15).

Les Kotoko adoptèrent néanmoins la nouvelle religion, laquelle va significativement influencer ladite société aussi bien dans son organisation sociale que politique. Non seulement, les anthroponymes Sao subissent une modification avec comme usage des noms arabes importés de l'orient, mais également l'intégration réelle de l'Imam et de ses collaborateurs dans la cour royale des différents sultanats kotoko l'atteste à suffisance (Mahamat Abba Ousman, 2012 : 44).

En réalité, le constat est qu'avec l'arrivée de l'islam en pays kotoko, les noms Sao, jadis utilisés disparaissent, laissant place au nom du Prophète de l'islam, aux noms de ses épouses et aux noms de ses compagnons; l'Imam occupe une place de choix parmi les notables des cours royales ; les cérémonies rituelles d'intronisation des nouveaux Sultans sont organisées sous la bannière de l'islam. Nonobstant le caractère ancien de l'islam dans les sultanats kotoko, la cohabitation pacifique de l'islam avec les éléments de la religion traditionnelle est certaine. Qu'il s'agisse des cérémonies du mariage, de baptême, de décès, d'intronisation du Prince ou du Sultan, cette cohabitation est perceptible.

### **Des mythes à la fondation des sultanats kotoko:cas de Goulfey et Logone-Birni**

Les Sultanats kotoko parmi lesquels Goulfey et Logone-Birni sont l'œuvre des Sao.

#### **Le Sultanat de Goulfey**

La fondation du sultanat de Goulfey s'est faite par étapes. D'après le récit rapporté par Annie Lebeuf, c'est un petit groupe de Sao venu d'une région septentrionale qui est à l'origine de ce

sultanat ; ce groupe se serait installé sur la rive droite du Chari, en face de l'actuel sultanat de Goulfey sur un lieu appelé Oualia (Lebeuf, 1969 : 68). Un homme du nom d'Abrachemchem et quatre femmes composaient ce petit groupe de Sao. Un jour, un groupe de trois hommes (Modo, Chodo et Mamba) et une femme (Oulmé Machilinga) se détachèrent du groupe initial, traversèrent le fleuve à la recherche des graminées sauvages ; dans leurs fouilles, ils vont découvrir une éminence sur laquelle se trouvaient une pierre, des objets d'armes (sagaie, casque, harpon) et des objets de commandement (un bâton et un collier de cuivre).

Dans ce récit, Annie Lebeuf rapporte que la sagaie barrait la route qui menait à la butte et Oulmé Machilinga s'empara de la sagaie et la planta au sol en disant : « je suis fatiguée » et « j'ai trouvé de l'eau, je n'irai pas plus loin » (Lebeuf, 1969 : 68). C'est cette butte qui sera édiflée en sultanat de Goulfey. Cet espace fut ceint par une muraille en terre crue. Cependant, de peur que cette muraille ne s'écroule compte-tenu de la présence permanente de l'eau, Abrachemchem offrit un sacrifice aux dieux locaux. Ce sacrifice consistait à emmurer dans l'épaisseur du mur sa soeur vivante qui se transforma en varan de la cité.<sup>7</sup> Dès lors, ce sacrifice humain est devenu la coutume des chefs Sao qui vont se succéder à la tête de la cité. Malheureusement, un des chefs Sao qui se sont succédé en la personne de Machi, refusa de respecter la coutume, qui consistait à tuer sa mère lors de son intronisation. Suite à ce refus, tous les habitants de la cité moururent.

Après le passage de cette première vague de Sao, un nouveau groupe de Sao arriva dans les lieux. Ce dernier était composé de quatre hommes (Baggari, les deux frères (Alanga et Aldjianna), Madao et une femme du nom de Maguira Dama) (Lebeuf, 1969 : 69). Ces derniers vont découvrir sur le lieu, les objets d'armes et des insignes de commandement laissés par les premiers habitants, cette fois, dispersés dans les angles Sud-Ouest et Sud-Est de l'enceinte. Cette fois-ci aussi, la sagaie était plantée dans le sol. C'est ainsi que Maguira Dama, l'unique femme dans le nouveau groupe va arracher la sagaie et la replanter au même endroit (Lebeuf, 1969 : 69). La cité est divisée en quatre côtés entre les nouveaux venus parmi lesquels Maguira Dama occupa un côté. Baggari entreprit l'agrandissement de la cité. Cependant, chaque fois qu'ils essayaient d'élever la muraille, celle-ci s'écroulait jusqu'à ce qu'un sacrifice humain fut offert aux dieux locaux. En effet, profitant de l'absence d'un descendant de Mamba, les habitants emmurèrent vivantes trois filles de ce dernier. Gara au Sud, Garé au Sud-est et Massassaria à l'Ouest ; elles devinrent ainsi des varans et dès lors la muraille cessa de

---

<sup>7</sup> Entretien avec Abakar Abamé, 12 janvier 2006 et Diga Abamé, 14 janvier 2006 à Goulfey.

s'écrouler. Baggari est proclamé chef de la nouvelle cité qui devient par la suite le sultanat de Goulfey.

Tel qu'on peut le constater, les fondateurs du sultanat de Goulfey, bien qu'ils soient tous descendants des Sao, appartiennent à des groupes distincts qui se sont succédé dans le temps. Ces différents groupes ont pris part à l'aménagement de la cité et le chef est reconnu comme tel grâce aux sacrifices humains, mieux des enfants des premiers occupants. Les divers objets retrouvés sur le lieu, laissent penser à une succession des chasseurs à la sagaie précédés par des chasseurs à l'arc. Ces objets symboliseraient l'art de guerre et de commandement.

### **Le Sultanat de Logone-Birni**

Tout comme le sultanat de Goulfey, la fondation du sultanat de Logone-Birni s'est également faite par étapes. Elle est l'œuvre d'un groupe Sao de quatre hommes : Mbaou Zendéré, Mbaou Zendeka, Aba Senako et Mabiako. Ceux-ci vont respectivement fonder Logone-Birni, Houmkoua, Gala et Malafana (Lebeuf, 1969 : 56). Après ce premier groupe de Sao, un autre groupe Sao composé de cinq hommes, à savoir Belhéma, Gouamaa (Gouamana), Roudouma, Saldoma et Zoema vont s'installer dans la région de l'actuel sultanat de Logone-Birni. Toutefois, il faut souligner que les lieux exacts où Roudouma et ses quatre congénères se sont installés dans le sultanat de Logone-Birni ne sont pas précisés. Cependant, il est vraisemblable que les deux hommes, notamment Roudouma et Saldoma se sont installés à Logone-Birni. Roudouma serait un pêcheur, par contre Saldoma serait un chasseur.<sup>8</sup>

D'après la tradition, Roudouma surprend un jour un chien en train de consommer du poisson qu'il a séché. Il fut donc surpris par la présence du chien dans la localité, car Roudouma pensait être le seul dans la région. Il se mit à pourchasser l'animal, lequel parvient au domicile de son maître. De même, le maître du chien est aussi surpris de voir quelqu'un d'autre dans la localité.<sup>9</sup> Les deux hommes vont faire leur connaissance et décider par la suite de fonder un village. Ensemble, ils vont tracer une piste qui leur permet de se rendre mutuellement visite. Cependant, au cours de leurs travaux, ces deux hommes se rendent compte que les légumes qui envahissaient leur village ne sont que des Lugum.<sup>10</sup> C'est ainsi que les deux hommes attribuent le nom de « Lugum » à leur village. Logone-Birni tirerait son origine de ce nom, après qu'il soit déformé par les Kanuri, lors de la conquête de Logone-Birni (Lebeuf, 1969 : 58).

---

<sup>8</sup> Entretien avec Adam Zara, 20 janvier 2006 et Abdouramane Limane, 26 janvier 2006 à Logone-Birni.

<sup>9</sup> Entretien avec Akaï Abba, 16 janvier 2006 à Goulfey et Wagala Malloum, 24 janvier 2006 à Logone-Birni.

<sup>10</sup> Lugum est une sorte de légume connue sous le nom de *choinchoin*.

A la lumière du mythe de fondation sus-évoqué, il y a lieu d'estimer que le chien, à travers son désordre matérialisé par le vol du poisson est un agent de liaison entre Roudouma et Saldoma. Le poisson symbolise la présence des cours d'eau dans la localité, traduisant ainsi l'activité piscicole à laquelle se livrent les populations de la région. De même, la chasse serait l'une des activités quotidiennes qui préoccupent les populations de la région. Les légumes traduiraient la présence de la flore, par conséquent elles sont la résultante de la fertilité du sol et de l'abondance des pluies dans la localité. Toutefois, il convient de relever l'énigme qui reste sur le sort de Mbaou Zendéré du peuple païen Sao que Jean Claude Zeltner présente comme le fondateur de la cité de Logone-Birni (Zeltner, 1953, 1953 : 5). Mbaou Zendéré était-il mort ou alors avait-il rejoint les autres des contrées voisines pour laisser place à Roudouma et Saldoma ? L'on ne dispose pas d'informations sur son sort.

Au-delà des mythes de fondation à Logone-Birni et à Goulfey se dégage un constat : le souci des populations à se regrouper afin de faire face aux problèmes de l'environnement et des raids esclavagistes. C'est ainsi que Roudouma et Saldoma décidèrent de délimiter la place à eux réservée par une muraille de terre crue ; cette muraille, non seulement joue le rôle de frontière, mais également protège les habitants de la contrée contre les inondations. Cependant, chaque fois qu'ils élevaient la muraille, elle s'écroulait. Pour obtenir l'assentiment des dieux locaux, Roudouma et Saldoma vont emmurer deux de leurs progénitures, un garçon et une fille vivants ; ils sont placés dans l'épaisseur du mur à gauche et à droite dans l'actuelle porte occidentale de Logone-Birni (Ramadan Brah, 2000 : 29). Suite à ce couple emmuré, se substituèrent un varan et un python (Lebeuf, 1969 : 59). Les deux animaux sont désormais considérés comme les totems protecteurs de la cité.

Il ressort de ces différents récits que la fondation de Goulfey tout comme celle de Logone-Birni, n'est pas l'œuvre d'une seule personne, encore moins d'un seul groupe de personnes, mais de plusieurs personnes. Des chasseurs et des pêcheurs, à l'origine installés sur des terres isolées les uns des autres vont s'entendre pour cohabiter. Il convient de noter que la muraille élevée par les habitants traduirait les problèmes d'insécurité auxquels les habitants sont confrontés ; aussi le sacrifice humain, notamment des enfants emmurés serait-il un acte qui scelle l'union de l'être humain avec les dieux locaux ou mieux les dieux de la terre que l'être humain occupe. La substitution des animaux aux êtres asphyxiés traduirait l'émergence de l'homme sur la terre. La présence des varans et du serpent signifierait le rôle médiateur joué par ces animaux entre les habitants de la région et leurs ancêtres. Tout ceci fait la spécificité

des sultanats kotoko attachés aux croyances ancestrales. Sur quoi se fonde le pouvoir dans ces entités traditionnelles ?

### **Fondement du pouvoir dans les Sultanats de Goulfey et Logone-Birni.**

Les entités politiques traditionnelles que nous étudions sont de véritables Etats à la tête desquels se trouvent des Sultans. Ces Souverains traditionnels sont détenteurs d'un réel pouvoir qu'ils exercent sur le peuple. Sur quoi est fondé le pouvoir dans les sultanats est la question qui guide l'analyse de cette sous-partie.

Il convient de souligner d'ores et déjà que les structures socio-politiques traditionnelles qui font l'objet du présent travail sont toutes des entités musulmanes. Dans celles que nous étudions, comme dans toutes les entités politiques traditionnelles musulmanes, l'Islam est le principal fondement du pouvoir. L'exercice de souveraineté que détiennent les Sultans se base sur les principes canonico-normatifs (Taguem Fah, 2003 : 288) prescrits dans le livre saint qu'est le Coran. Certains actes posés par les Sultans dans l'exercice de leurs pouvoirs doivent en principe être posés selon les prescriptions du Coran. A titre illustratif, certains impôts parmi lesquels la *zakkat* prélevés par les souverains dans l'exercice de leurs pouvoirs doivent être faits selon les règles du Coran. En effet, la *zakkat* est une aumône légale que l'on prélève sur le gain ou sur le bétail. Comme le souligne si bien G. L. Taguem Fah, d'après le verset 130 du Coran la *zakkat* a pour but de venir en aide aux mendiants ou aux pauvres, aux serviteurs très bons pour les aider à s'affranchir (Taguem Fah, 2003 : 289).

De même, la justice mise sur pied dans les sultanats doit être rendue selon les principes coraniques. Les tenants de cette justice doivent l'exercer en s'appuyant sur les règles du droit coranique. S'il est bien vrai que l'Islam est le fondement du pouvoir dans les entités politiques placées sous sa bannière, l'on ne peut pas balayer d'un revers de la main la dimension magico-religieuse qui fonde le pouvoir dans les sultanats. En effet, il existe à Goulfey, à Logone-Birni tout comme dans les autres sultanats kotoko, la présence d'animaux protecteurs de la cité princière. Ces animaux protecteurs, notamment les varans et les serpents sont le fondement du pouvoir du souverain dans ces entités politiques traditionnelles. Il existe toute une cérémonie organisée lors de l'avènement d'un nouveau chef. Ce dernier n'est confirmé comme chef que si les animaux protecteurs donnent leur assentiment (Ramadan Brah, 2000 : 14). Fort de ce constat A.M.D. Lebeuf écrit que : « Goulfey est, sans contexte, la ville où les cérémonies d'intronisation du Mey ont conservé le plus d'ampleur. Mieux qu'ailleurs, le culte du varan,



protecteur de la cité et intronisateur suprême du prince régnant est resté vivant » (Lebeuf, 1969 : 248).

Pour qu'un prince soit intronisé, pour qu'il soit investi de son pouvoir, il lui faut faire des sacrifices aux animaux, lesquels sacrifices consistaient dans le temps à Goulfey en la décapitation de la mère du nouveau Mey par lui-même ; cependant cette tâche difficile à accomplir est révolue. Toutefois le nouveau chef, avant qu'il ne soit présenté à la population, avant qu'il ne prenne les commandes du pouvoir, est d'abord présenté aux reptiles protecteurs de la cité qui sont sensés donner leur approbation ou exiger son remplacement (Mahamat Abakaka, 2002 : 8).

Tout ce qui vient d'être dit, montre à suffisance le caractère surnaturel du pouvoir du chef, pouvoir qui doit d'abord être accepté par des animaux protecteurs du sultanat. Cependant, avec l'intronisation de l'Islam, ces pratiques inhumaines ont connu des régressions. Toutefois, la tradition rapporte que le pouvoir de Mey dans les sultanats est doté d'une force surnaturelle. Le souverain, avant qu'il ne soit investi de son pouvoir, est soumis à certaines pratiques.

A Goulfey, à Logone-Birni, tout comme dans les autres Sultanats, le novice prend une retraite avant son intronisation ; cette retraite se passe dans une pièce construite dans le palais qui n'est d'ailleurs pas accessible à tous. Dans ces différentes pièces de maisons évoquées, existent des gris-gris et le prince y est souvent assisté par des marabouts.

En définitive, il ressort de ce qui précède que le pouvoir des souverains traditionnels, quel qu'il soit dans les Sultanats se fonde sur les principes islamiques, mais aussi sur les pratiques magico-religieuses qui lui confèrent sa dimension mystique. Qu'il s'agisse des sultanats kotoko, tout comme d'ailleurs dans les entités politiques traditionnelles du Nord-Cameroun, il existe un rituel pendant l'investiture du chef. Nous pensons que ce rituel évidemment pratiqué sous l'auspice de l'islam revêt incontestablement le caractère magico-religieux du pouvoir traditionnel. En même temps qu'il insiste sur le rôle islamique, en même temps il situe l'impétrant vis-à-vis des puissances surnaturelles en l'habilitant à gouverner son territoire.

## **Conclusion**

En somme, les Mandagué, les Mser et les Lagouané qui fondèrent les sultanats kotoko au nombre desquels Goulfey et Logone-Birni se réclament des Sao, peuple légendaire qui serait venu de l'Orient. Avant l'implantation des Peul dans ce qui allait devenir l'Emirat de l'Adamawa, les Kotoko possédaient déjà une forte organisation socio-politique traditionnelle dont la muraille d'enceinte ne jouait pas seulement le rôle de frontières avec d'autres cités,

mais aussi celui de protection contre les inondations et des raids esclavagistes. Dans ces structures politiques vieilles de plus d'un siècle, l'islam, malgré son caractère ancien cohabite pacifiquement avec les éléments de la religion traditionnelle. Les varans et les serpents, qui sont les animaux protecteurs des cités Etats ou sultanats, représentent les dieux locaux auxquels les Kotoko sont attachés. Cette cohabitation est perceptible autant dans les cérémonies de mariage, de baptême que dans les cérémonies de décès ou de l'intronisation du Prince ou du Sultan. Le pouvoir traditionnel se fonde certes, sur des règles islamiques cependant, certains rituels comme celui d'intronisation opérant sous l'auspice de l'islam, fonde également le pouvoir, lui donnant d'ailleurs un caractère surnaturel.

### **Bibliographie**

- Abakar A. 1998. Goulfey, une cité comme les autres. Document inédit.
- Abdouraman, H. 2005. Frontières et découpages territoriaux dans l'Extrême-Nord du Cameroun : enjeux et implications (XIVe-XXe siècles). Thèse de Doctorat/Ph.D d'histoire, Université de Ngaoundéré.
- Ahidjo, P. 2012. Ecologie et histoire du peuplement aux abords sud du Lac Tchad : du XVI<sup>e</sup> au début XX<sup>e</sup> siècle. Thèse de Doctorat/Ph.D d'histoire, Université de Ngaoundéré.
- Dronen T. S., & Koulagna, J. 2002. La voie de l'islam et la voie du Christ. Meiganga, ILTM.
- Gigla, G. 2005. La résistance des Kirdi des Monts Mandara à l'hégémonie européenne 1902-1960. Mémoire de DEA d'histoire, Université de Ngaoundéré.
- Hall, A. 1992. Systématique archéologie et processus culturel. *in*: J. M. Essomba (éd), *L'archéologie au Cameroun, actes du colloque international de Yaoundé du 06-09 janvier 1986*. Paris Kartthala.
- Hamadou, A. 2004. L'islam au Cameroun entre tradition et modernité. Paris, L'Harmattan.
- L'Hote, Y. 2000. Climatologie. *in*: Seignobos C. et al (éds), *Atlas de la Province de l'Extrême-Nord Cameroun*. Paris, IRD.
- Lebeuf J.P., & Annie M.D. 1950. La civilisation du Tchad : le pays tchadien, la légende et l'histoire, le Sao et les peuples actuels. Paris, Payot.
- Lebeuf, A. M. D. 1969. Les principautés kotoko : essai sur le caractère sacré de l'autorité. Paris, CNRS.
- Léon, L. 1965. Description de l'Afrique. Paris, Nouvelles Editions.
- Mahamat, A. 2002. Dynamique de l'islam et évolution politique à Goulfey de 1900-2000. Mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré.

- Mahamat, A.O. 2012. Le patrimoine culturel kotoko au XXe siècle : source de l'histoire, produit économique et instrument idéologique. Thèse de Dotorat/Ph.D d'histoire, Université de Ngaoundéré.
- Mohammadou, E. 1982. Le royaume du Wandala ou Mandara au XIXe siècle. Tokyo, ILCAA.
- Mveng, E. 1979. Les Sao, Manuel d'Histoire du Cameroun. Yaoundé, CEPER.
- Plumey, Y. 1990. Mission Tchad-Cameroun, l'annonce de l'évangile au Nord Cameroun et au Mayo-Kebbi (1946-1986). Éditions Oblates.
- Ramadan, B. 2000. Le Sultanat de Logone de Marouf Youssouf (1940-1965). Mémoire de Maîtrise d'histoire, Université de Ngaoundéré.
- Rivière, E. 1976. L'analyse dynamique en sociologie. Paris, PUF.
- Saïbou, I. 2001. Conflits et problèmes de sécurité aux abords sud du Lac Tchad : dimension historique XIXe-XXe siècles. Thèse de Doctorat /Ph.D d'histoire, Université de Yaoundé I.
- Taguem, F.G.L. 2003. Crise d'autorité, Regain d'influence et problématique de la pérennité des Lamidats Peuls du Nord-Cameroun : étude comparée de Ray-Bouba et Ngaoundéré. *in: Perrot C. H. et Fauvelle Aymar F. X., (éds), Le Retour des Rois. Les autorités traditionnelles et l'Etat en Afrique contemporaine.* Paris, Karthala, 267-288.
- Taïmou, A. 1994. Les Kotoko des abords Sud du Lac Tchad: origines, migrations et implantations. Mémoire de DIPES II. ENS, Yaoundé I.
- Zeltner J.C. 1978. Le May Idriss Alaoma et les Kotoko. *in: Revue camerounaise d'Histoire.* Yaoundé, 25-42.

### **Sources orales**

- AbakarAbamet, 56 ans, interviewé le 12 janvier 2006 à Goulfey.
- Adam Zara, 66 ans, interviewé le 20 janvier 2006 à Logone-Birni.
- Akai Abba, 65 ans, inetrviewé le 16 janvier 2006 à Goulfey.
- Diga Abamé, 56 ans, interviewé le 14 janvier 2006 à Goulfey.
- Mahamat Abamet, 65 ans, interviewé le 15 août 2010 à Goulfey.
- Mey clandi Alhadji, 70 ans, interviewé le 12 janvier le 10 août 2010 à Goulfey.
- Wagala Malloum, 60 ans, interviewé le 24 janvier 2006 à Logone-Birni.

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

nc-nd/4.0/deed.fr) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.